

## 2 - UNE SOCIÉTÉ PEUT-ELLE VIVRE SANS L'IDÉE DE DIEU ?

Thierry MICHALON

*Maître de conférences honoraire de droit public*

On prête à Napoléon la formule selon laquelle « une société sans religion est comme un vaisseau sans boussole »<sup>1</sup>. On trouve chez Balzac l'affirmation : « sans un Dieu visiblement honoré, la religion n'existe pas et partant les lois humaines n'ont aucune vigueur »<sup>2</sup>. On peut lire les écrits de sociologie des religions de Max Weber comme une démonstration que « la religion fabrique la cohérence du groupe [...] en même temps qu'elle lui rend le monde compréhensible »<sup>3</sup>. Cependant Marcel Gauchet a pu affirmer en 1985 : « il aura été démontré par l'organisation sociale globale qui s'est déployée en Occident depuis deux siècles qu'une société structurée de part en part hors religion est non seulement possible, mais viable »<sup>4</sup> : près de trente ans après la publication de son ouvrage *Le désenchantement du monde*, peut-on toujours partager une telle assurance ?

Nos sociétés se sont efforcées d'éliminer Dieu de leur vision du monde, par l'effet d'un gigantesque effort de rationalisation de la vie collective comme de la proclamation – profondément révolutionnaire – du droit de chaque être humain à son épanouissement personnel. N'échappent à cela que les États-Unis où la toute-puissante idéologie du mérite personnel requiert qu'une instance morale suprême légitime l'adéquation de mes dollars avec mes mérites.

Cela n'alla pas sans résistance des esprits, tant s'imposait, même aux yeux des révolutionnaires français, la nécessité d'une morale, et de fonder celle-ci sur une instance suprême : « Le peuple français reconnaît l'Être suprême et l'immortalité de l'âme », peut-on lire au fronton de l'église de Briennon-sur-Armançon, dans l'Yonne. Et Claude Nicolet a même pu constater que « la République emprunte au sacré, voire au divin, ses mots, et peut-être plus que ses mots »<sup>5</sup>. Cependant avec la Révolution, le mouvement des Lumières aboutit à cette idée bouleversante dans l'histoire de l'humanité : « l'homme est l'auteur de l'homme, il peut s'organiser sans Dieu »<sup>6</sup>.

---

<sup>1</sup> Cité par F. Garde, « La religion, marqueur identitaire en Nouvelle-Calédonie ? », in F. Faberon et J.-Y. Faberon (dir.), *Religion et société en Nouvelle-Calédonie et en Océanie*, Clermont-Ferrand, Les éditions du Centre Michel de l'Hospital, LGDJ, 2013, p. 276.

<sup>2</sup> H. de Balzac, *Le médecin de campagne*, Paris, éd. R. Simon, 1937, p. 87.

<sup>3</sup> B. Chélini-Pont, « La religion, facteur de cohésion sociale », in F. Faberon et J.-Y. Faberon (dir.), *op. cit.*, p. 38.

<sup>4</sup> M. Gauchet, *Le désenchantement du monde*. Paris, Gallimard, 1985, p. 294, cité par B. Chélini-Pont, *ibid.*, p. 40.

<sup>5</sup> C. Nicolet, *L'idée républicaine en France*, Paris, Gallimard, 1982, p. 488.

<sup>6</sup> R. Debray, « Vivement les jacobins ! », *Le Monde*, 11 juillet 1989.

Sans Dieu, peut-être, mais sans l'idée de Dieu, vraiment ? Pour Jung, si la question de l'existence de Dieu prête bel et bien à discussion – c'est le moins que l'on puisse dire – celle de l'existence dans notre « inconscient collectif » de la notion de Dieu est un fait indiscutable, qui « répond à une fonction psychologique absolument nécessaire, de nature irrationnelle » : il s'agit, considère-t-il, de l'un de ces « archétypes », sortes d'« images originelles » propres à l'ensemble du genre humain, « trésor enfoui dans lequel l'humanité a puisé depuis toujours, d'où elle a tiré ses dieux et ses démons et toutes ces pensées qui sont d'une force et d'une puissance supérieures, et sans lesquelles l'homme cesse d'être un homme »<sup>7</sup>. Et c'est bien de l'idée de Dieu qu'il sera question dans les pages qui suivent, cette idée qui, pour Armand Cuvillier, est « l'idée la plus haute de l'esprit humain », et dont il relève trois sources différentes :

- le « milieu social », pour qui elle est « un centre d'unité sociale et de communion spirituelle » ;
- le travail des philosophes, et notamment de Descartes, pour qui la raison humaine est une émanation de la raison divine, qui lui confère l'accès à la « connaissance certaine » ;
- les mystiques, pour qui Dieu ne se définit pas, mais est « objet d'expérience intérieure »<sup>8</sup>.

Fondée sur une distinction clairement affirmée entre ce qui relève du domaine de la raison et de la science d'une part, ce qui relève des sentiments et de la foi d'autre part – distinction héritée des Lumières et que maintes autres civilisations, comme celle du monde musulman, n'ont pas à ce jour opérée, souffrant dès lors de blocages à leurs yeux inexplicables, qui exacerbent leurs frustrations – la civilisation née en Europe s'est émancipée de Dieu, et même de l'idée de Dieu, expulsant toute sacralité de sa vision du monde. A-t-elle réellement fait la preuve, comme l'a estimé, on l'a vu, Marcel Gauchet, qu'une telle organisation sociale est « non seulement possible, mais viable » ? Le recul dont nous bénéficions depuis la parution du *Désenchantement du monde* incite à répondre par la négative. Les efforts accomplis notamment par la génération de l'immédiat après-guerre pour liquider un système de valeurs et de névroses étroitement structuré par l'Église catholique et ressenti comme totalitaire (I) semblent bien déboucher depuis quelques années, chez une partie de la jeunesse, largement dépourvue de repères, sur un véritable chaos (II). On peut alors se demander si l'idée de Dieu ne serait pas, au fond, nécessaire à l'indispensable sublimation du douloureux conflit nature/culture, qui est le propre de l'homme (III).

## I. La légitime liquidation d'un système totalitaire

Animal vivant en société, l'homme est tenu par celle-ci de réprimer ses pulsions, que Freud définit comme « une forme d'excitation psychique prenant sa source à l'intérieur de l'organisme, non maîtrisée par le système nerveux », et ayant pour but « la satisfaction, qui ne peut être obtenue qu'en supprimant l'état d'excitation à la source de la pulsion »<sup>9</sup>. Plus simplement, Jung considère que « l'instinct pousse [...] à la satisfaction de tous les désirs des sens » et que « la nature humaine est en

<sup>7</sup> C.-G. Jung, *Psychologie de l'inconscient*, Paris, Livre de Poche, 1993, p. 120, 121, 128.

<sup>8</sup> A. Cuvillier, *Manuel de philosophie*, Paris, Armand-Colin, 1939, p. 626-627.

<sup>9</sup> S. Freud, *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, Folio, 1968, p. 15 et 18.

proie à un combat cruel et sans fin entre le principe du moi et le principe de l'instinct, entre le moi, qui est structure et limitation, et l'instinct, protéiforme et sans limites »<sup>10</sup>. Le processus de civilisation est en effet à ses yeux, pour l'essentiel, « un domptage progressif de tout ce qu'il y a d'animalité dans l'homme, [...] une domestication, qui ne saurait aller sans révolte de la part de sa nature animale, assoiffée de liberté »<sup>11</sup>. Et il ajoute que la « morale ascétique » propre aux religions monothéistes issues du « chaos polythéiste » – et particulièrement au christianisme – cherche à libérer l'homme des « dynamismes gigantesques de l'instinct [...] au risque de perturber, au plus profond de lui-même, sa nature animale, (car) le triomphe sur la nature se fait chèrement payer »<sup>12</sup>. Dès lors l'homme civilisé « en désaccord avec lui-même du seul fait qu'il doit concilier nature et culture » court le risque de la névrose<sup>13</sup>.

#### A. *Des sociétés totalitaires très récemment contestées*

*Le triomphe sur la nature se fait chèrement payer...* Jamais probablement le conflit nature/culture n'aura été aussi clairement résumé, jamais les souffrances engendrées en chacun par la violente répression des instincts exercée par les religions monothéistes n'auront été aussi précisément évoquées. C'est qu'il a fallu pousser très loin cette répression, afin d'assurer coûte que coûte un certain ordre social et familial. Assistant il y a quarante ans, dans une grande ville d'un Maghreb encore indemne de toute tentation fondamentaliste, à l'embarquement dans une voiture de police d'un étudiant et d'une étudiante ayant le seul tort de marcher côte-à-côte, ce qu'aucune règle de droit positif n'interdisait évidemment, on ne pouvait qu'en déduire que le véritable totalitarisme ne réside pas dans le régime politique, mais dans le corps social lui-même, dont seules, en l'occurrence, les normes morales traditionnelles se trouvaient transgressées... et cette transgression sanctionnée, sans la moindre base légale, par les policiers. Recueillant plus récemment les confidences d'une dame âgée, catholique pratiquante, selon lesquelles « toute cette époque où il fallait se confesser d'avoir eu des "pensées mauvaises", c'était l'enfer ! », en ajoutant : « avoir avec son mari un rapport interrompu, inabouti, était un péché dont il fallait se confesser ! », on ne put que lui répondre qu'aucun régime politique n'a jamais pu pousser le totalitarisme aussi loin...

Seule la précarité matérielle qui était le lot de l'humanité depuis son apparition pouvait légitimer un tel renoncement de chacun à son propre épanouissement, au profit des disciplines collectives garantissant la stabilité et même la survie du groupe, donc de ses membres. À la fin des années 60, toute une jeunesse prit acte de la sécurité matérielle enfin engendrée par l'économie moderne et en tira les conséquences en proclamant que la recherche par chacun de son épanouissement personnel ne devait plus être perçue ni comme une transgression des normes sociales, ni a fortiori comme un péché, mais comme *le but légitime de l'existence*. Le slogan soixante-huitard « il est interdit d'interdire » résuma en quelques mots ce qui s'avèrera probablement comme la plus grande révolution culturelle de tous les temps. Son impact universel, quoique progressif, sur tous, entraîne de gigantesques conséquences géo-politiques : de l'exode de millions d'hommes jeunes avides non seulement

<sup>10</sup> Carl-Gustav Jung, *op. cit.*, p. 70.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 48.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 64 et 61.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 48.

de s'assurer de meilleures conditions matérielles d'existence mais aussi et peut-être surtout d'avoir enfin *le droit de dire je*, jusqu'aux engagements anti-occidentaux passionnés d'une fraction du monde musulman, recru de frustration et d'humiliation devant ses propres blocages, qu'il ne s'explique pas.

### **B. L'émergence historique de la personne autonome**

Tout un courant philosophique est venu affirmer la légitimité de ce mouvement d'émancipation. « La grandeur de la civilisation européenne réside dans sa culture de l'autonomie », s'exclame Luc Ferry<sup>14</sup>, aux yeux de qui « nous avons vécu en Europe une déconstruction sans précédent des figures traditionnelles du sacré (tels) Dieu, la Patrie, la Révolution »<sup>15</sup>, au profit d'une affirmation – puissamment révolutionnaire – de la légitimité des *sentiments* (jusqu'alors sévèrement réprimés au nom de la stabilité du groupe) donc du mariage d'amour au lieu et place du mariage arrangé par les clans familiaux. Et Ferry d'affirmer que cette légitimation des sentiments, sur les ruines des figures traditionnelles du sacré, est un phénomène social universel et global ayant des répercussions dans tous les domaines<sup>16</sup>. Pour Daryush Shayegan, les Lumières du XVIII<sup>e</sup> siècle furent « un tournant dans l'histoire humaine » car l'homme y prit conscience de sa liberté et voulut « se libérer d'une double tutelle : celle de la majesté du pouvoir et celle de la sainteté du sacré », comme l'analysa Kant<sup>17</sup>. Michel Onfray, qualifiant après Henri-Irénée Marrou de « totalitaire » l'État chrétien instauré à Rome, en 312, par l'empereur Constantin<sup>18</sup>, assène que, même dans le monde contemporain, « la religion du Dieu unique [...] travaille à la haine de soi, au mépris de son corps, au discrédit de l'intelligence, à la déconsidération de la chair, à la valorisation de tout ce qui nie la subjectivité épanouie »<sup>19</sup>. Il voit comme « codifiés » dans les livres des trois grandes religions monothéistes « la haine de l'intelligence et du savoir, l'invitation à obéir plutôt qu'à réfléchir, le fonctionnement du double couple licite-illicite/pur-impur pour générer obéissance et soumission en lieu et place du libre usage de soi »<sup>20</sup>.

Les sociétés occidentales paraissent donc bien à l'origine d'une émergence historique de la *personne* autonome, qui semble ne pouvoir s'affirmer et être reconnue que sur les ruines du carcan religieux la soumettant en toutes choses à des normes favorisant les disciplines collectives. De fait, « les valeurs privées sont devenues le cœur des enjeux publics », et les finalités politiques se sont radicalement réorientées, l'action publique n'ayant plus comme finalité principale la conservation de l'ordre social mais la mise en œuvre des « moyens qui permettent aux individus de s'épanouir et de se réaliser au mieux »<sup>21</sup>. Mais, aveuglés par l'écume des événements, comme par les violences dans lesquelles se précipitent des hommes poussés par leurs frustrations dans les bras d'un Dieu vengeur, nous ne discernons pas ces profondes

<sup>14</sup> L. Ferry, *De l'amour. Une philosophie pour le XXI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Odile Jacob, 2014, p. 50.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 78.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 82 et 139.

<sup>17</sup> D. Shayegan, « La modernité portée par l'Occident a libéré l'homme », in *L'histoire de l'Occident*, hors-série publié par *Le Monde et La Vie*, 2014, p. 181.

<sup>18</sup> M. Onfray, *Traité d'athéologie*, Paris, Grasset, Livre de poche, 2005, p. 192.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 105.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 115.

<sup>21</sup> C. Capelier, in L. Ferry, *op. cit.*, p. 145.

aspirations à l'affirmation de soi, qui travaillent l'humanité en profondeur... et mettent peut-être en péril la possibilité même de toute *société*.

## II. Le chaos montant d'une part de la jeunesse

La révolution culturelle de 1968 – dont les prémices mûrissaient depuis quelques années en Californie – eut comme axe central l'affirmation de la vocation de chacun à son propre épanouissement donc la délégitimation de l'autorité, vécue comme aliénante, sous ses diverses formes : parentale, familiale, scolaire, patronale, syndicale, politique et, bien sûr, religieuse. À chacun de ces niveaux, la recherche de la participation, de la concertation, de l'expression par chacun de son point de vue, de la construction par soi-même de son propre savoir, ont remplacé la « verticale du pouvoir » inculquant tant les normes de comportement à respecter au sein du groupe que les compétences nécessaires pour y faire sa place. C'est ainsi qu'à des générations dont l'existence avait été totalement structurée par un tissu de contraintes de toutes natures – bien longtemps encore après que Saint-Just ait cru pouvoir proclamer, on le sait, « le bonheur est une idée neuve en Europe ! » – ont succédé une, et maintenant deux générations dont une partie a été éduquée dans le souci principal de favoriser son libre épanouissement, c'est-à-dire concrètement, avec le minimum de frustration donc le minimum de contrainte.

### A. Une éducation parfois dépourvue de contrainte

C'est bel et bien au niveau de l'éducation au sens strict – consistant à inculquer des normes de comportement assez contraignantes pour doter l'enfant d'un surmoi faisant barrage à ses pulsions, et qu'il ne faut pas confondre avec l'instruction – que semble se situer le nœud contre lequel nos sociétés viennent buter. Luc Ferry considère que l'« éducation européenne » comporte trois dimensions : elle doit transmettre « l'amour, la Loi, les œuvres »<sup>22</sup>. Or, explique-t-il, la place considérable prise ces dernières décennies au sein des familles par l'amour rend extrêmement difficile la transmission du respect des règles de la vie collective comme celle des connaissances.

« Nous aimons tellement nos enfants, nous les aimons avec une telle passion, d'une sentimentalité parfois si excessive que, trop souvent, nous ne sommes plus capables de transmettre l'autorité de la Loi ni de les faire travailler suffisamment pour que les savoirs fondamentaux soient pleinement acquis »<sup>23</sup>. Et Ferry de résumer sa pensée sur la question en ces termes : « nous aimons tellement nos enfants, nous les aimons à vrai dire parfois si mal, et nous avons en plus tellement envie d'en être aimés, que nous manquons du minimum d'autorité sans lequel l'éducation devient difficile, et l'enseignement plus encore »<sup>24</sup>.

En d'autres termes, il y a bien à ses yeux au sein de la famille une « crise de l'autorité » qui rend impossible la transmission de la Loi. Or « si nous ne leur transmettons pas la Loi, nous rendons (nos enfants) incivils, [...] nous les poussons vers la marginalité, voire vers la folie. Nous les privons des moyens de vivre en harmonie avec les autres »<sup>25</sup>.

---

<sup>22</sup> L. Ferry, *ibid.*, p. 156 et s.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 159.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 161.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 158.

*Nous les poussons vers la marginalité, voire vers la folie... C'est à peu près ce que décrivent, depuis quelques années, nombre d'enseignants terrifiés par l'incapacité d'une partie de leurs élèves à résister à leurs pulsions.*

« Bien que je sois d'extrême-gauche, raconte une enseignante, je suis bien obligée de constater que beaucoup de mes élèves de Première en lycée professionnel sont des animaux : à chaque instant ils font ce qu'ils ont envie de faire, ils sont incapables de résister à leurs désirs ! J'ai affaire à un troupeau d'animaux ! »

De tels témoignages abondent aujourd'hui de la part d'enseignants du Primaire comme du Secondaire. Dans les universités, les jeunes enseignants chargés de travaux dirigés en première année de Licence se désolent de leur incapacité à obtenir quelque travail que ce soit de nombre de leurs étudiants, à qui toute discipline personnelle ainsi que tout effort sont de toute évidence parfaitement étrangers. Et maints employeurs avouent leur consternation devant le comportement d'une fraction des lycéens venus en stage dans leur entreprise : « que diable vais-je pouvoir leur faire faire ? »

### **B. Un angoissant nihilisme**

Devant des cohortes de personnalités aussi peu structurées, dont l'existence semble consister à aller de la satisfaction d'un désir à la satisfaction d'un autre désir, force est de s'interroger sur les dérives auxquelles a conduit la proclamation, il y a quarante-cinq ans, de la recherche de l'épanouissement personnel comme but légitime de l'existence. Une partie de la jeunesse semble bien vivre dans un véritable chaos, constitué d'un relativisme général, où rien n'est bien, rien n'est mal, tout est licite et tous les désirs légitimes. Aux yeux de Michel Onfray, notre époque n'est athée qu'aux yeux des croyants : « en fait, elle est nihiliste »<sup>26</sup>. Et il ajoute que « la désaffection pour la pratique (religieuse) ne témoigne pas du recul de la croyance », mais « a libéré l'irrationnel et généré une plus grande profusion de sacré, de religiosité et de soumission généralisée à la déraison »<sup>27</sup>.

Vivre dans un tel chaos, fruit de l'absence de contrainte dans l'éducation reçue, conduit à une forme de « folie », pour reprendre le terme de Luc Ferry, et mène une partie des intéressés à rechercher, au contraire, les contraintes les plus dures, dans des engagements les mobilisant à chaque instant et donnant – enfin – sens à leur vie. On le sait, environ quatre mille conversions à l'islam ont lieu chaque année en France, souvent de la part de jeunes demeurés à l'écart des contraintes (et de l'effet structurant) que comporte la religion chrétienne. Bien plus, en juin 2014, environ 300 jeunes français – pour 400 britanniques et 270 allemands – dont une partie de convertis, participaient aux combats en Syrie (en ignorant certainement la nature du conflit entre sunnites et chiïtes) alors que 180 étaient en chemin pour s'y rendre, et que 200 environ cherchaient à s'y rendre, une trentaine ayant trouvé la mort sur place<sup>28</sup>. Et parmi ces jeunes candidats au « djihad », on relève une

<sup>26</sup> M. Onfray, *op. cit.*, p. 73.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 77.

<sup>28</sup> *La Croix*, 9 juillet 2014.

explosion du nombre des jeunes femmes<sup>29</sup>... Que des jeunes ayant jusqu'alors vécu à l'abri de toute contrainte en viennent, ainsi, à se placer délibérément sous l'empire des pratiques religieuses les plus rigoristes qui soient, voire d'aller de leur propre gré vers cet enfer qu'est la guerre, en dit long sur le désarroi auquel les conduit une existence tout entière vouée à la satisfaction immédiate des désirs.

Nos sociétés ont donc probablement poussé trop loin leur volonté de favoriser l'émancipation de l'homme par la désacralisation de sa vision du monde.

### III. L'idée de Dieu, nécessaire à la sublimation du conflit nature/culture ?

Assister de nos jours à un mariage religieux préparé avec soin dans un milieu social où la pratique religieuse des parents relève de la simple observance de conventions sociales bourgeoises, et où les jeunes mariés appartiennent à une génération qui ne feint même pas de croire en Dieu, amène néanmoins à cette observation : « quand bien même Dieu n'existerait pas, ces rites de caractère sacré sont de toute évidence, par eux-mêmes, puissamment structurants et intégrateurs ! Et si, finalement, l'idée de Dieu n'était qu'un prétexte à rites ? » On ressent souvent en effet, dans le contexte rationaliste contemporain, ces rites comme des « sous-produits » vaguement honteux de la foi en Dieu, laquelle devrait, idéalement, se manifester de manière plus sobre, plus intérieure ; et si c'était en réalité l'inverse, l'idée de Dieu étant un « sous-produit » de la nécessité individuelle et sociale de rites sacrés ?

#### A. Désacralisation de l'éducation et évanouissement du surmoi

« *Religio* », c'est le *lien*, nous savons tous cela, et l'on veut bien croire que « la religion, dans la modernité [...] reste ou redevient une ressource, un moteur de cohésion et de reconstitution du tissu social »<sup>30</sup>. L'affirmation de Dieu n'est-elle pas fondamentalement « l'affirmation de la réalité morale comme réalité autonome, indépendante, irréductible, et même peut-être comme réalité première »<sup>31</sup> ? Notre monde rationaliste, scientiste et individualiste, a tenté de convertir l'éthique religieuse en valeurs profanes, républicaines, « citoyennes » : on peut légitimement considérer, avec Marc-Alain Ouaknin, que l'éthique des Tables de la Loi « inspire les temps modernes, avec les droits de l'homme et la morale dite laïque »<sup>32</sup>. Mais la désacralisation de ces valeurs et de ces normes ne les a-t-elle pas affaiblies au-delà de ce qui est compatible avec l'existence même d'une société ? Plus précisément, la parole éducative des parents, en ne se présentant plus comme le relais des règles divines et en ne présentant plus leur transgression comme un péché, a-t-elle conservé le poids et la légitimité nécessaires pour constituer en leurs enfants ce surmoi qui, plus que leur raison ou leur volonté, fera à leurs pulsions un barrage suffisamment efficace pour leur permettre de vivre en société ?

<sup>29</sup> « En février 2013, seules quatre françaises étaient “impliquées” dans une filière (vers la Syrie) ; en janvier 2014 elles étaient 70 et en août 175. Sur ce total, 60 sont parvenues à rejoindre la Syrie » (*Le Monde*), 7-8 septembre 2014.

<sup>30</sup> B. Chélini-Pont, *op. cit.*, p. 36.

<sup>31</sup> É. Le Roy, « Le problème de Dieu », *Revue de Métaphysique et de Morale*, mai 1907, Paris, p. 105, cité par Armand Cuvillier, *op. cit.*, p. 654.

<sup>32</sup> M.-A. Ouaknin, *Les dix commandements*, Paris, Le Seuil, 1999, p. 15.

### B. *La sublimation du conflit nature/culture*

On a pu affirmer que :

« la liberté ne signifie pas la fin des résistances et entraves mais au contraire exige la résistance et l'entrave pour être, (car) la liberté suppose l'action et l'action suppose elle-même l'effort difficile de transformation d'une situation ou d'un matériau résistant »<sup>33</sup>.

Jung va plus loin. Évoquant implicitement certaines lois de physique fondamentale, il rappelle que l'énergie est le fruit d'un « contraste », d'une « tension pré-existante », et que « tout ce qui est vivant est énergie et, par conséquent, repose sur la tension des contraires »<sup>34</sup>. Or, précisément, « l'histoire de l'humanité est avant tout celle du combat qu'elle a mené contre sa propre nature, pour installer en chacun de nous un sur-moi capable de contenir nos pulsions »<sup>35</sup>. Et Régis Debray, résumant le Freud de *Malaise dans la civilisation*<sup>36</sup>, a ces formules d'une extraordinaire puissance :

« la sublimation en culture intellectuelle, artistique et religieuse<sup>37</sup> de nos pulsions libidinales impliquait son lot de souffrances individuelles, celles du refoulement. La désublimation en cours, [...] la recherche effrénée par les individus dès leur plus jeune âge, du plaisir maximal ne peut que déboucher sur un ensauvagement général du vivre ensemble »<sup>38</sup>.

Et il précise qu'à ses yeux la « pacification des mœurs » – expression qu'il emprunte à Norbert Élias – « repose en définitive [...] sur l'inhibition répressive et disciplinée de nos pulsions par toutes sortes d'institutions civilisatrices – famille, école, métier, armée, État. Bref, sur la tension entre un Surmoi sévère et un Moi sans cesse à soumettre »<sup>39</sup>.

Si donc, comme le pense Régis Debray, « l'absence de sacralité est dévastatrice »<sup>40</sup>, elle l'est très probablement en tout premier lieu au niveau de l'éducation donnée par les parents, dont la parole, livrée à elle-même, se trouve affaiblie, privée de la forte légitimité que lui conférerait sa confusion avec la parole divine. Si l'on peut penser avec Michel Onfray, que « l'obscurantisme, cet humus des religions, se combat avec la tradition rationaliste occidentale »<sup>41</sup>, on peut aussi se dire que ce combat est allé trop loin.

<sup>33</sup> E. Njoh-Mouellé, *De la médiocrité à l'excellence. Essai sur la signification humaine du développement*, Yaoundé, Éditions CLE, 2011, p. 121.

<sup>34</sup> C.-G. Jung, *op. cit.*, p. 135.

<sup>35</sup> M. Herland, *L'esclave*, éditions Le Manicou, 2014, p. 298.

<sup>36</sup> 1929.

<sup>37</sup> Ne pourrions-nous pas ajouter la « culture entrepreneuriale » à cette liste, en rappelant Max Weber, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme ?*, sans la crainte du péché, interdisant à la bourgeoisie de jouir pleinement du fruit de l'exploitation des « prolétaires » donc la conduisant à accumuler du capital lui permettant de réinvestir dans des moyens de production plus efficaces, l'Occident n'aurait certainement pas vécu le formidable développement économique qu'il a engendré...

<sup>38</sup> R. Debray, « Malaise dans la civilisation, suite », *Le Monde*, 11 janvier 2006.

<sup>39</sup> *Ibid.*

<sup>40</sup> *Ibid.*

<sup>41</sup> M. Onfray, *op. cit.*, p. 30.

---

« Un homme, ça s'empêche ! », disait le père d'Albert Camus, comme celui-ci le rapporte dans *Le Premier Homme*<sup>42</sup>. Ce conflit intérieur est au cœur de la nature humaine. Mais la seule raison, la seule volonté de chacun, ne pèsent pas assez pour qu'une société soit possible. La réintroduction d'une sacralité, de l'idée de Dieu, dans l'éducation, paraît aujourd'hui nécessaire afin que se trouve – de nouveau ? – constitué en chacun ce surmoi sans lequel il n'est pas, semble-t-il, de société possible. Mais est-ce bien, comme le prétendent certaines religions, la liberté qui se manifeste à travers ce surmoi ? Ou bien faut-il accepter, toute honte bue, l'idée qu'il n'y a de société que totalitaire, et que notre incursion dans le champ de la liberté personnelle, terriblement récente et encore réservée à une partie de l'humanité, sera sans lendemain ?

---

<sup>42</sup> A. Camus, *Le Premier Homme*, Paris, Gallimard, 1994, p. 66.